

Études littéraires africaines

« Le deuxième livre de l'ethnographe » africaniste : de Michel Leiris à Valentin Yves Mudimbe

Yannick-Martial Ndong Ndong



Numéro 44, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051546ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1051546ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ndong Ndong, Y.-M. (2017). « Le deuxième livre de l'ethnographe » africaniste : de Michel Leiris à Valentin Yves Mudimbe. *Études littéraires africaines*, (44), 155–171. <https://doi.org/10.7202/1051546ar>

Résumé de l'article

Pourquoi certains chercheurs africanistes éprouvent-ils le besoin d'écrire un récit de vie ou un carnet de voyage avant ou après une monographie scientifique soldant une enquête de terrain ? La première forme aurait-elle tout simplement une dimension résiduelle, réduite ainsi au statut d'appendice de la seconde, ou au contraire les deux seraient-elles complémentaires ? Ces problématiques couvrent un champ et une période relativement vastes, allant de la pratique de la réflexivité chez les chercheurs en sciences humaines et sociales – Michel Leiris, Georges Balandier, Jean-Loup Amselle – aux continuités et recoupements que l'on observe dans les études littéraires et critiques – Alain Ricard, Bernard Mouralis, Valentin-Yves Mudimbe, Manthia Diawara, etc. C'est pour faire place aux continuités plutôt qu'aux ruptures que l'on relativise la formule de « deuxième livre de l'ethnographe », de Vincent Debaene, lui préférant celle du double livre, favorable aux recoupements entre productions, par-delà les genres.

Varias

« LE DEUXIÈME LIVRE DE L'ETHNOGRAPHE » AFRICANISTE : DE MICHEL LEIRIS À VALENTIN YVES MUDIMBE

RÉSUMÉ

Pourquoi certains chercheurs africanistes éprouvent-ils le besoin d'écrire un récit de vie ou un carnet de voyage avant ou après une monographie scientifique soldant une enquête de terrain ? La première forme aurait-elle tout simplement une dimension résiduelle, réduite ainsi au statut d'appendice de la seconde, ou au contraire les deux seraient-elles complémentaires ? Ces problématiques couvrent un champ et une période relativement vastes, allant de la pratique de la réflexivité chez les chercheurs en sciences humaines et sociales – Michel Leiris, Georges Balandier, Jean-Loup Amselle – aux continuités et recoupements que l'on observe dans les études littéraires et critiques – Alain Ricard, Bernard Mouralis, Valentin-Yves Mudimbe, Manthia Diawara, etc. C'est pour faire place aux continuités plutôt qu'aux ruptures que l'on relativise la formule de « deuxième livre de l'ethnologue », de Vincent Debaene, lui préférant celle du double livre, favorable aux recoupements entre productions, par-delà les genres.

ABSTRACT

Why do some Africanist scholars feel they need to write a life story or a travel diary before or after a scientific monograph that resulted in a field survey ? Would the first form simply have a residual dimension, thus reduced to the appendix status of the second, or, on the contrary, would the two be complementary ? These problems cover a relatively wide field and period, ranging from the practice of reflexivity among human and social scientists – Michel Leiris, Georges Balandier and Jean-Loup Amselle – to the continuities and overlaps observed in literary and critical studies – Alain Ricard, Bernard Mouralis, Valentin Yves Mudimbe, Manthia Diawara, etc. It is favor continuities over than ruptures, we should put the term of « second book at the ethnographer », by Vincent Debaene, into perspective preferring that of the double book, favorable to the overlaps between productions, beyond genres.

Depuis *l'Afrique fantôme* de l'écrivain et ethnologue français Michel Leiris¹, publié en 1934 à la suite de sa participation à l'expédition Dakar-Djibouti dirigée par Marcel Griaule, une tradition de récit personnel, aux allures de témoignage, s'est établie dans l'africanisme en complément de la monographie scientifique². Ce récit personnel, appelé « deuxième livre de l'ethnographe »³ par Vincent Debaene, s'observe chez l'anthropologue et sociologue Georges Balandier à la suite de Leiris – *L'Afrique ambiguë* (1957) et *Histoires d'Autres* (1977)⁴ –, comme l'on en retrouve des témoignages dispersés dans l'œuvre de Jean-Loup Amselle.

Or, qu'on en ait conscience ou non, le récit de vie ou de voyage, bien qu'il s'inscrive dans une tradition déjà ancienne des sciences humaines, relève d'abord du registre littéraire. Entre la distance critique de la monographie et la mise en scène de soi de l'autobiographie, s'établissent différents niveaux de vérité concernant l'auteur et sa recherche. Nous nous intéresserons ici au parcours littéraire de quelques africanistes français et africains qui ont publié des récits de vie conjointement à, ou à la suite de monographies. Il s'agira de montrer qu'en tant qu'auteurs de nombreuses productions dites scientifiques, ils se livrent aussi à une démarche littéraire à travers l'autobiographie intellectuelle. Selon Bernard Mouralis⁵, l'autobiographie, réduite à une dimension documentaire, est encore « un genre de l'anthropologie » au début de l'africanisme, mais son statut a ensuite progressivement évolué. Entre l'exigence de la « restitution d'une culture par le dedans », selon la formule de Claude Lévi-Strauss, relevant d'un simple questionnaire ethnologique, et la restitution d'une expérience de recherche par le dedans, c'est plutôt l'autobiographie qui s'est généralisée comme approche.

¹ LEIRIS (Michel), *L'Afrique fantôme* [1934]. Paris : Gallimard, 1981, 533 p.

² LEIRIS (M.), *La Langue secrète des Dogon de Sanga (Soudan français)* [1948]. Paris : Jean-Michel Place, coll. Cahiers de Gradhiva, 1992, 530 p. ; LEIRIS (M.), *La Possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar*. Paris : Plon, 1958, 132 p. (Rééd. : *La Possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar*, précédé de *La Croyance aux génies zâr en Éthiopie du Nord*.)

³ DEBAENE (Vincent), *L'Adieu au voyage : l'ethnologie française entre science et littérature*. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines, 2010, 521 p.

⁴ BALANDIER (Georges), *Afrique ambiguë* [1957]. [Éd. augmentée d'une préface inédite de l'auteur]. Paris : Pocket, coll. Terre Humaine-Poche, 2008, xv-379 p. ; BALANDIER (G.), *Histoires d'Autres*. Paris : Stock, coll. Les Grands Auteurs, 1977, 319 p. ; BALANDIER (G.), « Retour sur le parcours intellectuel », dans *Civilisés, dit-on*. Paris : Presses Universitaires de France, 2003, 396 p. ; p.15-97.

⁵ MOURALIS (Bernard), « Autobiographies et récits de vie dans la littérature africaine : de Bakary Diallo à Mudimbe », *Cahiers de littérature orale*, n°42, 1997, p. 105-134.

Nous verrons que parler d'un « double livre », au cœur duquel s'établit une simultanéité entre la monographie et le récit, est préférable à la formule d'un « deuxième livre de l'ethnologue », qui suppose un retard chronologique et des genres distincts.

Par autobiographie, Philippe Lejeune entend « le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier l'histoire de sa personnalité »⁶. Dans le contexte de la recherche en sciences humaines, l'autobiographie présente un paradoxe : celui de concilier l'analyse des savoirs scientifiques et le discours réflexif de l'auteur. Puisque le savoir scientifique est avant tout celui qui se vérifie, l'on est en droit de se demander si le « deuxième livre de l'ethnologue », défini par Debaene par les catégories du littéraire ou du non-scientifique, n'est pas lui aussi un lieu d'analyses vérifiables, portant sur le parcours intellectuel de son auteur et sur ses axes de recherche. De même, on peut se demander si des procédés littéraires, en l'occurrence l'autobiographie intellectuelle, peuvent être au service d'un dessein scientifique, et pourquoi des chercheurs en sciences humaines ou sociales éprouvent le besoin de raconter leur expérience de terrain conjointement à leurs publications scientifiques.

Cette problématique a déjà fait l'objet de nombreux travaux⁷. Le présent travail y ajoute l'hypothèse d'un projet d'autobiographie intellectuelle chez certains africanistes, un projet intrinsèquement lié au projet scientifique. Ainsi, Jean-Loup Amselle multiplie les séquences autobiographiques dans ses ouvrages, alors que Bernard

⁶ LEJEUNE (Philippe), *L'Autobiographie en France* [1971]. Paris : Armand Colin, 1998, 192 p. ; p. 10.

⁷ ADAM (Jean-Michel), « Aspects du récit en anthropologie », dans ADAM (J.-M.), BOREL (Marie-Jeanne) et KILANI (Mondher), *Le Discours anthropologique : description, narration, savoir*. Paris : Méridiens Klincksieck, coll. Sémiotique, 1990, 306 p. ; p. 251-282 ; AGGARWAL (Kusum), *Amadou Hampâté Bâ et l'africanisme : de la recherche anthropologique à l'exercice de la fonction auctoriale*. Paris-Montréal : L'Harmattan, coll. Sociétés africaines et diaspora, 1999, 266 p. ; D'AGOSTINO (GABRIELLA), KILANI (MONDHER) et MONTÈS (Stefano), éd., *Histoires de vie, témoignages, autobiographies de terrain : formes d'énonciation et de textualisation*. Berlin / Münster / Wien / Zürich / London : LIT Verlag, coll. Freiburger sozialanthropologische Studien, 2010, 289 p. ; BENZA (Alban) et POUILLON (François), dir., *Terrains d'écrivains : littérature et ethnographie*. Toulouse : Anacharsis, coll. Essais, 2010, 405 p. ; CLIFFORD (James) & MARCUS (George E.), eds., *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography* [1986]. Berkeley : University of California Press, 2010, 336 p. ; DEBAENE (V.), *L'Adieu au voyage, op. cit.* ; GEERTZ (Clifford), *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur* [1989]. Trad. de l'anglais (USA) par Daniel Lemoine. Paris : Métailié, coll. Leçons de choses, 1996, 155 p.

Mouralis a publié en 2011, dans un livre collectif⁸, une postface qui obéit au modèle d'une autobiographie intellectuelle.

À la suite ou en contrepoint de ces chercheurs européens, on observe depuis la décennie 1970 et surtout 80, une tendance chez de nombreux intellectuels africains à mêler les démarches courantes en sciences humaines et les écritures de soi. C'est un phénomène que l'on observe chez Valentin Yves Mudimbe et Manthia Diawara, parmi d'autres, auteurs qui font s'entrecroiser les analyses sociologiques ou critiques et l'auto-analyse suivant le modèle de l'autobiographie intellectuelle. Ainsi, en 1990, V.Y. Mudimbe se met en « retrait » pour écrire une autobiographie intellectuelle qu'il publie en 1994 sous le titre *Les Corps glorieux des mots et des êtres* ; mais c'est pourtant une monographie scientifique, *Parables and Fables*, qu'il considère comme le « plus autobiographique de [ses] ouvrages » (p. 157-158), comme si les problématiques scientifiques racontaient implicitement l'itinéraire personnel de l'auteur.

Cette mise en miroir d'africanistes français et de penseurs africains, à la lumière de leurs écrits autobiographiques et auto-réflexifs, entraîne un certain nombre d'interrogations à propos de la posture scientifique ou littéraire de ces auteurs. La notion de posture garde ici le sens qu'en donne Meizoz⁹, celui de la mise en scène d'un *ethos* discursif au sein même du texte littéraire ou scientifique, produisant une scénographie qui s'apparente de fait à une démarche littéraire.

De l'africaniste comme objet

De la mission qu'il effectua au Soudan français (Mali actuel) et en Éthiopie, Leiris tira en 1934 un récit autobiographique, *L'Afrique fantôme*, témoignage à propos de son expérience du terrain en tant que chercheur. Avant son expérience ethnographique, au cours des années 1920, Leiris avait déjà publié un roman et quelques recueils de poèmes. On est ainsi en droit de se demander si l'expédition ethnographique n'a finalement pas eu pour effet immédiat de réveiller les amours littéraires chez Leiris, qui publie immédiatement après la mission un récit plutôt qu'une monographie. C'est ce

⁸ MOURALIS (B.), « Regards sur un parcours », dans BISANSWA (Justin K.) & KASEREKA Kawwahirehi, dir., *Dire le social dans le roman francophone contemporain*. Paris : Honoré Champion, coll. Colloques, congrès et conférences sur la littérature comparée, 2011, p. 561-589.

⁹ MEIZOZ (Jérôme), *Postures littéraires : mises en scènes modernes de l'auteur*. Genève : Slatkine Érudition, 2007, 210 p.

besoin de narration au cœur de l'expérience scientifique qui est central dans le présent travail.

Dans le cas de Leiris, le deuxième livre vient chronologiquement avant le premier, puisque *La Langue secrète des Dogons de Sanga (Soudan français)*¹⁰ est publié quatorze années après *L'Afrique fantôme*. Tout s'est donc passé comme s'il lui avait fallu du temps pour assimiler cet univers nouveau pour lui qu'est alors l'ethnologie. Mais on peut légitimement s'interroger sur le statut plus général de la littérature dans le parcours de l'ethnologue. Georges Balandier nous éclaire à ce sujet lorsqu'il évoque son illustre mentor dans la courte biographie de Leiris insérée dans *Civilisés, dit-on* :

Il [Leiris] effectua avec la retenue qui lui était propre mes apprentissages initiaux. C'est de Leiris que je reçus l'impulsion principale me conduisant à choisir l'africanisme, alors que j'étais encore indécis. C'est à lui que je dois de ne pas avoir laissé mon métier d'ethnologue annuler mon besoin de littérature. Il lut le manuscrit de mon premier livre, autobiographie romancée, bilan avant mon premier départ pour l'Afrique. Il aida à sa publication. Je découvris *L'Afrique fantôme* par un exemplaire de la première édition sauvé du naufrage auquel la censure germano-vichyste l'avait condamné. [...] Il fallait – est-il écrit – « tenir scrupuleusement un carnet de route », « tenir en coin et dans les recoins », ne céder en rien à la tentation de taire une part de la vérité. C'est par cet engagement total, et par le scrupule de tout consigner, que l'amateur se transforme en un ethnographe minutieux, incisif, critique de l'autre et de soi. La relation de Michel Leiris, cette succession de choses vécues, vues et rapportées, conserve sa validité scientifique. Dans le même temps où Leiris accomplit son parcours d'ethnographe appliqué, il se fait autrement écrivain, il se transforme par l'écriture en tenant librement le journal de l'exploitation de l'exploration scientifique. Il y inscrit une chronique personnelle, l'œuvre ethnographique et l'œuvre autobiographique naissent d'un même mouvement et se lient, *L'Afrique fantôme* annonce cette ethnographie de soi-même inaugurée par ce livre d'impitoyable sincérité, *L'Âge d'homme*¹¹.

Le « besoin de littérature » et le « métier d'ethnologue » se recourent dans le mouvement même qui concilie la création littéraire et

¹⁰ LEIRIS (M.), *La Langue secrète des Dogons de Sanga (Soudan français)*. Paris : Institut d'ethnologie, 1948, 50 p.

¹¹ BALANDIER (G.), *Civilisés, dit-on, op. cit.*, p. 38-39.

la « part de la vérité ». Dans *L'Afrique fantôme*, poursuit Balandier, Leiris entreprend une « ethnographie de soi-même », une objectivation de soi qui génère simultanément « l'œuvre ethnographique et l'œuvre autobiographique ». Or le procédé ainsi décrit est au cœur de l'autobiographie intellectuelle : l'auteur, sujet de discours et analyste d'objets, devient l'objet de ses propres analyses à la lumière de ses expériences et de son parcours. Le besoin de littérature et l'exigence du métier d'ethnologue ne se succèdent pas dans l'œuvre de Leiris, pas plus qu'ils ne se superposent ; ils s'emboîtent pour mieux donner à voir le double exercice du droit à la subjectivation et à l'objectivation de l'auteur.

Loin d'être irréductiblement un récit littéraire, le « deuxième livre » comporte donc de nombreux éléments qui sont aussi présents dans la monographie scientifique, si l'on s'en réfère au parcours de Georges Balandier.

Trois livres font figure de récits de vie dans la bibliographie de celui-ci : *Tous comptes faits*¹² (1947), *L'Afrique ambiguë* (1957) et *Histoire d'Autres* (1977). En dehors de *Tous comptes faits*, première publication de l'auteur, les deux autres viennent après la parution de quelques-unes de ses monographies scientifiques. Cette succession chronologique confère à ces ouvrages littéraires – non scientifiques ? – un statut ambivalent : il ne s'agit en tout cas pas de « deuxièmes livres » parce que, dans de nombreuses et importantes séquences, leurs contenus réels ne tranchent pas radicalement avec ceux des monographies dites scientifiques de l'auteur.

Au début d'*Histoire d'Autres*, Balandier rappelle implicitement les buts d'une autobiographie intellectuelle, celle d'un ethnologue en l'occurrence : la relecture critique et l'interprétation de ses propres écrits à la lumière du contexte existentiel, politique ou historique. « Un ethnologue est mobile par fonction ; je le fus, je le reste, pour cette raison et surtout par choix. Ma présentation de moi-même est une auto-bio-géo-graphie. Elle m'impose les questions auxquelles mes premiers livres tentaient déjà de répondre », précise-t-il dès l'*incipit* de son récit¹³.

Ces influences de Leiris sur Balandier, déjà esquissées plus haut, acquièrent ici une autre signification. Les deux autobiographies intellectuelles de Balandier sont calquées sur le modèle de *L'Âge d'homme* et de *L'Afrique fantôme* de Leiris ; elles tracent ainsi une autre voie dans l'africanisme, laquelle s'attarde aussi bien sur la compréhension de l'Afrique que sur celle du chercheur à travers son

¹² BALANDIER (G.), *Tous comptes faits*. Paris : E. Grévin & fils éditeur, 1947, 236 p.

¹³ BALANDIER (G.), *Histoire d'Autres*, *op. cit.*, p. 7.

objet d'étude par la médiation des procédés narratifs. Dans ces conditions, la littérature ne se définit plus par la mise en œuvre de belles formes ou d'ornements esthétiques, mais elle renvoie à toute quête de sens dont la production de soi fait partie. Cependant, cette « production de soi » dans une autobiographie, fût-elle intellectuelle, revêt une signification particulière ; bien qu'elle relève du récit factuel, l'autobiographie a en effet souvent fait l'objet d'interrogations quant à ses rapports à la réalité. L'auteur qui écrit un récit ne garantit pas l'authenticité des expériences racontées, quand bien même celles-ci relèveraient de son champ d'étude. La dimension de « carnets de terrain », avérée dans l'*Afrique ambiguë* de Balandier suivant le modèle de *L'Afrique fantôme* de Leiris, donne certes à voir une recherche en train de se faire, mais elle n'en laisse pas moins libre cours à la fonction auctoriale. À titre d'exemple, ses analyses des Lébou, dans l'*Afrique ambiguë*, ou des peuples d'Afrique Centrale, figurent déjà dans ses deux thèses publiées sous les titres, non moins provocateurs, de *Sociologie des Brazzavilles noires* et *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*¹⁴.

Postérités et émules

La démarche inaugurée par Leiris et Balandier depuis les années 1930 trouve une remarquable continuité actuellement, tant dans les sciences humaines et sociales que dans les études littéraires. Alain Ricard, Bernard Mouralis et Jean-Loup Amselle en sont autant d'exemples. En 1995, Alain Ricard publie *Littératures d'Afrique noire : des langues aux livres*¹⁵, un essai aux allures de panorama, qui vise à reconstituer une histoire littéraire fondée sur les humanités africaines. Un article du même auteur paru en 2004, « De l'africanisme aux études africaines : textes et humanités »¹⁶, va préciser cette démarche en allant chercher ses modèles dans les sciences humaines : Melville Herskovits, Georges Balandier, Maurice Delafosse ou Diedrich Westermann. On retrouve une année plus tard de nombreuses séquences de cet essai enchâssées dans *La Formule Bardey*, son

¹⁴ BALANDIER (G.), *Sociologie des Brazzavilles noires*. Paris : Armand Colin, 1955, 274 p. ; BALANDIER (G.), *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : dynamique des changements sociaux en Afrique Centrale*. Paris : Presses Universitaires de France, coll. Bibliothèque de sociologie contemporaine, 1955, XII-511 p.

¹⁵ RICARD (Alain), *Littératures d'Afrique noire : des langues aux livres*. Paris : CNRS Éditions & Karthala, 1995, 304 p.

¹⁶ RICARD (A.), « De l'africanisme aux études africaines : Textes et "humanités" », *Afrique & histoire*, n°2, 2004, p. 171-192.

carnet de voyages et le récit de son itinéraire intellectuel¹⁷. Ce récit de l'itinéraire de recherche doublé du parcours de vie se prolonge avec sa réflexion sur les « Vertus de l'in-discipline : langues, textes, traductions »¹⁸. Fidèle à sa démarche d'une anthropologie des textes d'inspiration « philologique » et à mi-chemin entre les sciences humaines, l'analyse littéraire et les récits de parcours, A. Ricard reste profondément attaché à l'idée selon laquelle toute production textuelle dissimulerait mal une présence, celle de son auteur avec son histoire et ses orientations personnelles.

Cette démarche est semblable à celle de Bernard Mouralis, auteur d'importantes et nombreuses monographies consacrées à l'histoire et aux littératures africaines, lorsqu'il reprend dans une postface « l'itinéraire de son parcours intellectuel », lui offrant ainsi la dimension d'une autobiographie intellectuelle. L'intérêt de B. Mouralis pour la sociologie dans ses travaux de critique littéraire est significatif des relations entre les sciences humaines et les textes littéraires. Pour s'en convaincre, il suffit de voir ce que sa notion de « principe de réalité » doit à Georges Balandier.

Pendant longtemps, la recherche africaniste a laissé en dehors de son champ d'investigation les littératures africaines écrites en langues européennes. Celle-ci étudiait les sociétés africaines, les langues africaines, les littératures orales et écrites produites dans ces langues, les pratiques religieuses. Comme devait le montrer si fortement Georges Balandier, dans *Sociologie actuelle de l'Afrique*, elle tendait ainsi à sous-estimer l'insertion de ces sociétés et leurs productions culturelles dans l'expérience historique de la « situation coloniale » et, par conséquent, les conflits et les dynamiques dont elles étaient le théâtre. Cette attitude reposait sur une conception qui opposait en quelque sorte une Afrique « profonde » et une Afrique « superficielle » – et plus récente –, dont les caractéristiques et les manifestations ne constituaient pas l'Afrique « véritable » qui, seule, méritait d'être étudiée. À cet égard, Marcel Griaule avait représenté un exemple particulièrement significatif en mobilisant toute son énergie et, il faut dire aussi, son génie pour essayer de faire apparaître, tel un

¹⁷ RICARD (A.), *La Formule Bardey : voyages africains*. Bordeaux : Éd. Confluences, coll. Traversées de l'Afrique, 2005, 284 p.

¹⁸ RICARD (A.), « Vertus de l'in-discipline », *Études Littéraires Africaines*, n°42, 2016, p. 107-124. Lire aussi l'autobiographie parue à titre posthume : RICARD (A.), *Le Camp des pionniers : de Bordeaux à Bordeaux, par Leningrad, Beersheba, San Salvador, Los Angeles, Ibadan et Lomé*. Bordeaux : Éd. Confluences, coll. Essai autobiographique, 2017, 162 p.

chercheur de trésor, le noyau dur et inaltéré de l'africanité véritable.

Or, on ne peut que le constater, les littératures produites dans les langues européennes font aussi partie de la réalité de l'Afrique, et cela depuis plusieurs siècles. Les étudier, c'est donc, tout simplement, tenir compte du principe de réalité ¹⁹.

Ce principe de réalité – dont l'application consiste donc à inscrire les littératures africaines euphones dans le champ des études africanistes – s'inspire clairement de la théorie de la « situation coloniale » de Balandier qui rend compte des mutations survenues avec l'entreprise coloniale, et, plus généralement, avec la présence occidentale en Afrique. C'est dans cet esprit que le premier point, intitulé « Vers le principe de réalité », revient sur les hypothèses défendues dans son premier ouvrage publié : *Individu et collectivité dans le roman négro-africain d'expression française* (1969) ; de même, *Les Contre-littératures* (1975), qui font l'objet du deuxième point, sont évoquées pour examiner le « statut des textes » en littérature. On voit que le retour critique d'un auteur sur son œuvre scientifique dans ce genre du récit personnel donne au lecteur des informations de même nature que celles qui sont contenues dans les œuvres d'origine. Le « premier livre » sera encore plus proche du « deuxième livre » qu'il n'y paraît.

L'autre aspect qui rattache B. Mouralis et A. Ricard à G. Balandier est l'intérêt que celui-ci a témoigné aux littératures africaines, au point de leur avoir consacré une sorte d'« introduction » dans l'« Encyclopédie de la Pléiade » en 1955, sous la direction de Raymond Queneau ²⁰. Ces passages entre littérature et anthropologie brouillent la distinction entre « premier livre » et « deuxième livre » puisque les éléments de l'un peuvent se retrouver dans l'autre.

Si, dans le cas de B. Mouralis et A. Ricard, on a affaire à des critiques littéraires inspirés par les sciences humaines, Jean-Loup Amselle serait, à l'inverse, un anthropologue attiré par la littérature, ou à tout le moins une forme d'énonciation littéraire puisque, depuis environ une quinzaine d'années, son œuvre est marquée par

¹⁹ MOURALIS (B.), « Regards sur un parcours », *art. cit.*, p. 562.

²⁰ BALANDIER (G.), « Littératures de l'Afrique et des Amériques noires », dans *Histoire des littératures, 1 : Littératures anciennes, orientales et orales*. Publié sous la direction de Raymond Queneau. Paris : Gallimard, coll. Encyclopédie de la Pléiade, n°1, 1955, XXIV-1768 p. ; p. 1536-1567.

l'exploitation d'une veine autobiographique ou auto-réflexive²¹. Ainsi, de nombreuses séquences personnelles sont enchâssées dans son analyse scientifique, de ses *Logiques métisses* (1990) à *Psychotropiques* (2013), en passant par *Branchements* (2001), *L'Occident décroché* (2008) ou *Rétrovolution* (2010)²², ce dernier ouvrage étant paru la même année qu'un essai relevant explicitement de l'autobiographie intellectuelle, en 2010²³.

Dès *Logiques métisses*, les travaux de J.-L. Amselle présentent une dimension auto-critique qui annonce ce que seront les inflexions réflexives des propos autobiographiques ultérieurs ; en témoigne ce passage :

L'anthropologie, comme du reste les autres sciences sociales, ne saurait prétendre à l'objectivité, ce qui ne veut pas dire pour autant que n'importe quel discours soit justifié à propos de telle ou telle population. Une attitude prudente requiert l'élucidation des partis pris le plus souvent implicites qui hantent les différentes œuvres ethnologiques, ce qui suppose de la part de l'ethnologue une sorte d'auto-analyse²⁴.

L'ouvrage de 1990 articule ainsi une critique de la « raison ethnologique » à une affirmation de la subjectivité de l'ethnologue. C'est d'ailleurs dans ce statut que celui-ci parvient à élaborer une véritable « auto-analyse »²⁵. Cette dernière s'énonce alors comme une critique de l'autorité disciplinaire en sciences humaines et sociales, en même temps qu'elle instaure la dimension auctoriale du chercheur. À partir de *Branchements*, la pratique autobiographique chez

²¹ Sur la dimension autobiographique ou auto-réflexive de l'œuvre de Jean-Loup Amselle, voir : MANGEON (Anthony) & NDONG NDONG (Yannick-Martial), « Sur quelques séquences autobiographiques dans l'œuvre de Jean-Loup Amselle », dans MANGEON (Anthony), dir., *Anthropolitiques : Jean-Loup Amselle, une pensée sans concessions*. Paris : Karthala ; Montpellier : MSH-M, 2015, 368 p. ; p. 19-34.

²² AMSELLE (Jean-Loup), *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris : Payot, 1990, 257 p. ; ID., *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion, 2001, 265 p. ; ID., *L'Occident décroché : enquête sur les postcolonialismes*. Paris : Stock, coll. Ordre d'idées, 2008, 320 p. ; ID., *Rétrovolution : essais sur les primitivismes contemporains*. Paris : Stock, coll. Ordre d'idées, 2010, 236 p.

²³ AMSELLE (J.-L.), « De la déconstruction de l'ethnie au branchement des cultures : un itinéraire intellectuel », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°185, 2010/5, p. 96-113.

²⁴ AMSELLE (J.-L.), *Logiques métisses*, op. cit., p. 60.

²⁵ Dans une note à la suite de la citation ci-dessus, qui renvoie directement aux *Choses dites* de Pierre Bourdieu – BOURDIEU (Pierre), *Choses dites*. Paris : Minuit, coll. Sens commun, 1987, 227 p.

J.-L. Amselle devient plus courante : le chapitre IV de ce livre se donne à lire comme un journal ethnographique ou des « carnets de terrain » qui conjoignent les recherches sur le N'ko et l'itinéraire africain de l'auteur, de Bamako au Caire, puis du Caire à Conakry. Dans *L'Occident décroché*, le chapitre III, intitulé « Le décrochage juif », offre un retour tout à la fois sur la naissance de la vocation africaniste chez l'auteur et sur le renouveau des études juives, incarné par des penseurs comme Benny Lévy ou Emmanuel Lévinas. De même, le prologue de *L'Art de la friche*²⁶ en 2005, la conclusion de *Rétrovolution*²⁷ en 2010, le prologue de *L'Anthropologue et le politique*²⁸ en 2012, la fin du deuxième chapitre de *Psychotropiques*²⁹ en 2013, sont autant de moments à la fois autobiographiques et auto-réflexifs ; l'« auto-analyse » est ici à l'œuvre pour produire un « double livre » dont la narration, quelquefois très personnelle, ramène néanmoins le lecteur à l'objet d'enquête.

Quel pouvait être l'état d'esprit d'un jeune Juif issu d'une famille assimilée au sortir de la Seconde Guerre mondiale ? Né en 1942 à Marseille, ville située alors en zone libre, j'ai été néanmoins, et bien que mes parents aient été contraints à l'exode, circoncis par un rabbin. Cette circoncision, jointe au fait que j'ai failli mourir lors de ma naissance, m'a donné d'emblée le statut de survivant. Ballotté tout au long de la guerre entre différents lieux et ayant échappé avec les miens à plusieurs dénonciations, j'ai débarqué dans la période d'après-guerre en ayant évité le pire mais portant sans doute inscrit au plus profond de moi-même les stigmates du rescapé.

[...] Je fais partie de la génération jazz et c'est de là qu'est venu mon intérêt pour l'Afrique, ou plus précisément pour l'Afrique « noire »³⁰.

Cette réflexivité, acte intellectuel plutôt que social, s'affranchit de la simple subjectivité de l'autobiographie classique : il ne s'agit pas seulement de parler de soi en tant qu'individu en société. Elle interroge ce qui rend possible la recherche scientifique du point de vue de

²⁶ AMSELLE (J.-L.), *L'Art de la friche : essai sur l'art africain contemporain*. Paris : Flammarion, 2005, 213 p.

²⁷ AMSELLE (J.-L.), *Rétrovolution*, *op. cit.*

²⁸ AMSELLE (J.-L.), *L'Anthropologue et le politique*. Fécamp : Lignes, 2012, 121 p.

²⁹ AMSELLE (J.-L.), *Psychotropiques : la fièvre de l'ayahuasca en forêt amazonienne*. Paris : Albin Michel, 2013, 226 p.

³⁰ AMSELLE (J.-L.), « De la déconstruction de l'ethnie au branchement des cultures : un itinéraire intellectuel », *art. cit.*, p. 53-54.

l'auteur. Chez l'anthropologue français, ce n'est pas un récit de vie, mais une rétrospective à propos d'un itinéraire intellectuel balisé par des ouvrages scientifiques. En ce cas, l'autobiographie intellectuelle n'a pas la forme des « regrets » ou des « confessions » auxquels a recours le récit de vie classique, mais celle d'interrogations ou de « retours sur un parcours » à des fins de cohérence. La circonspection que B. Mouralis affiche à l'égard de la forme classique de l'autobiographie à la suite de Pierre Bourdieu, comme il le souligne dès l'*incipit* de son texte, ne se dévoile pas comme une prétériorité voire une apodixie. En témoigne le passage suivant :

Tenter de retracer son propre parcours de recherche et d'enseignement, comme m'y invite si amicalement Justin Bisanswa pour clore cet ensemble de contributions, n'est pas une tâche facile. J'y vois d'emblée deux obstacles. Le premier réside dans ce que j'appellerai la tentation du finalisme, attitude qui consiste à penser que ce parcours a un sens et qu'il était d'emblée prévisible et programmé dès le début, voire dès l'enfance. Le second renvoie à une préoccupation plus personnelle : je ne suis pas sûr que l'auteur ait nécessairement quelque chose à dire sur ce qu'il a écrit et qu'il doive être considéré en conséquence comme l'interprète autorisé de ses textes. Dès lors qu'il a accepté l'acte de publication, il a passé une sorte de contrat avec ses lecteurs et ce sont ces derniers qui désormais ont la parole. Deux risques auxquels se heurte fréquemment l'entreprise autobiographique, implicite ou explicite. C'est dans cette perspective que j'évoquerai quelques aspects de ce parcours en essayant en particulier de me garder de cette « illusion biographique » dont parlait Pierre Bourdieu³¹.

Ce refus de l'« illusion biographique » confirme la dimension auto-analytique du récit personnel, une dimension que nous retrouverons chez les penseurs africains contemporains.

« Deuxièmes livres » africains

Parmi les publications les plus connues de Valentin Yves Mudimbe, *L'Autre face du Royaume* (1974), *L'Odeur du Père* (1982), *The Invention of Africa* (1988), *The Idea of Africa* (1994), *Parables and Fables* (1997) ou *Tales of Faith*³² conjuguent les réflexions philologi-

³¹ MOURALIS (B.), « Regards sur un parcours », *art. cit.*, p. 561.

³² MUDIMBE (Valentin-Yves), *L'Autre face du Royaume : une introduction à la critique des langages en folie*. Lausanne : L'Âge d'Homme, coll. Mobiles, 1973, 154 p. ; ID., *L'Odeur du Père : essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique noire*. Paris :

ques, philosophiques, sociologiques, anthropologiques ou littéraires. L'auteur a aussi publié deux récits de voyage et une autobiographie intellectuelle : *Carnets d'Amérique* (1976), *Les Corps glorieux des mots et des êtres* (1994), et *Cheminelements, carnets de Berlin* (2006)³³. Tous ces livres sont marqués par l'inscription de l'autobiographie intellectuelle dans le programme scientifique, et par une « auto-analyse » qui peut prendre les modalités du récit de soi ou celles du récit de voyage. L'auteur d'origine congolaise voit d'ailleurs dans *Parables and Fables* « le plus autobiographique de [ses] ouvrages »³⁴. Démarche déroutante donc, qui indique cependant la permanente co-présence du sujet de discours et de son objet, devenu entre-temps un sujet. Bien qu'estampillées par l'institution comme essai, autobiographie intellectuelle ou récit de voyage, les œuvres de V.Y. Mudimbe font s'emboîter les « deux livres », en les faisant se recouper sans cesse. Les problématiques scientifiques racontent à leur manière l'itinéraire personnel de l'auteur, et vice versa.

Où se situent les points d'accord entre Mudimbe et les africanistes français ?

D'abord, l'hommage rendu par V.Y. Mudimbe à l'œuvre de G. Balandier dans son autobiographie intellectuelle, *Les Corps glorieux des mots et des êtres*, qu'il dit relever de l'« africanisme critique »³⁵, est assez représentatif des influences de l'un sur l'autre. Ensuite, Jean-Paul Sartre est une référence commune aux deux penseurs. On le voit au fait que l'autobiographie intellectuelle de Mudimbe est écrite suivant le modèle de celle de Sartre, *Les Mots* (importance de

Présence Africaine, coll. Situations et Perspectives, 1982, 203 p. ; ID., *The Invention of Africa : Gnosis, Philosophy, and the Order of knowledge*. Bloomington & Indianapolis : Indiana University Press, 1988, XII-241 p. ; ID., *Parables and Fables : Exegesis, Textuality, and Politics in Central Africa*. Madison : University of Wisconsin Press, 1991, XXII-238 p. ; ID., *Tales of Faith : Religion as Political Performance in Central Africa*. London & Atlantic Highlands : The Athlone Press, 1997, XIV-231 p.

³³ MUDIMBE (V.Y.), *Carnets d'Amérique : septembre – novembre 1974*. Paris : Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1976, 202 p. ; ID., *Les Corps glorieux des mots et des êtres : esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*. Montréal : Humanitas ; Paris : Présence Africaine, 1994, III-228 p. ; ID., *Cheminelements : carnets de Berlin (avril-juin 1999)*. Montréal : Humanitas, 2006, 223 p. Par ailleurs, le lecteur averti de l'œuvre de Mudimbe pourrait aisément établir un lien entre sa critique de l'anthropologie dans les essais et son choix d'inscrire cette science humaine dans son projet romanesque : deux de ses quatre romans en sont marqués : *Le Bel Immonde* (1976) et *L'Écart* (1979). Il y a chez Mudimbe, au-delà des formes et des genres de discours, un questionnement permanent sur le statut des sciences humaines et sociales en Afrique, traité dans une perspective philologique et philosophique, mais s'aidant aussi très souvent de matériaux littéraires.

³⁴ MUDIMBE (V.Y.), *Parables and Fables*, op. cit., p. 157-158.

³⁵ MUDIMBE (V.Y.), *Les Corps glorieux des mots et des êtres*, op. cit., p. 91.

la photographie, portrait de soi-même sur le mode d'une auto-objectivation à la troisième personne), et aussi au fait que le penseur congolais consacre de longues réflexions à Sartre et à son influence sur sa pensée. Semblablement, Balandier insiste sur l'influence du philosophe existentialiste sur sa pensée africaniste. Sa notion de « situation coloniale » porte indéniablement l'empreinte de l'analyse des « situations » qui a longtemps préoccupé Sartre. C'est aussi chez J.-P. Sartre notamment que G. Balandier trouve les outils de ce qu'il désigne par « une anthropologie dynamique et critique » ou une « anthropologie dynamiste ».

Sartre s'imposait par sa présence multiple, il était le seul qui pouvait concevoir et incarner la figure de l'« intellectuel total ». J'étais pourtant plus discret que d'autres qui composaient sa suite, grandement sous influence. Il m'apprenait à mieux allier la liberté à une authentique exigence de responsabilité, à mieux assumer la production de soi par soi-même, à défaire les nœuds de mes entraves. Je recherchais dans son œuvre ce qui, immédiatement accessible, s'accordait à mes préoccupations ³⁶.

L'exigence de ce qu'on peut appeler une « production de soi par soi-même » dans les travaux de Balandier et de Mudimbe sape profondément les bases d'une discipline comme l'anthropologie, si attachée à l'étude d'un objet presque « muet » : le primitif ou le sauvage. C'est un semblable projet que formule aussi Manthia Diawara, universitaire d'origine malienne, lorsqu'il se propose de faire une « contre-anthropologie » ou une « néo-anthropologie », fondée sur les « techniques littéraires » ³⁷. Recourant tour à tour aux analyses sociologiques et aux techniques littéraires, M. Diawara définit ainsi son approche :

Je qualifie mon approche de contre-anthropologie ou de néo-anthropologie, ou simplement d'études culturelles. C'est-à-dire que j'étudie le cas d'Africains émigrés en Europe et en Amérique en recourant, le cas échéant, à des outils comme l'anthropologie, la sociologie, la littérature, les mémoires, la forme épistolaire, les récits de voyages ³⁸.

³⁶ BALANDIER (G.), *Anthropologie politique*, op. cit., p. 25-26.

³⁷ DIAWARA (Manthia), *Bamako-Paris-New York : itinéraire d'un exilé*. Trad. de l'anglais (américain) par Marie-Aïda Diop-Wane. Paris : Présence Africaine, 2007, 278 p. ; p. 15 : un autre de ses essais a été traduit en français : DIAWARA (M.), *En quête d'Afrique*. Trad. de l'anglais (américain). Paris : Présence Africaine, 2001, 305 p.

³⁸ DIAWARA (M.), *Bamako-Paris-New York*, op. cit., p. 15.

Un tel propos conviendrait à une monographie savante, mais il se trouve dans un livre qui se présente comme le récit d'un « itinéraire ». *Bamako-Paris-New York* est en réalité une synthèse des « deux livres de l'ethnologue ». *En quête d'Afrique* en est une autre mais dans une forme qui distingue explicitement les passages narratifs et les analyses scientifiques :

J'ai voulu organiser ce livre en chapitres et en situations, concept que j'ai emprunté à Sartre. Les chapitres racontent l'histoire de Sidimé Laye et ma recherche de l'Afrique. Les situations traitent de l'être-noir et de la modernité ainsi que de mon rôle dans leur formation ³⁹.

Cette disposition permet de mêler les deux genres dans un même projet d'écriture qui, entre autres, a pour effet de définir une *posture* au sens de Jérôme Meizoz, c'est-à-dire une scénographie ou une mise en scène de l'*ethos* de l'auteur ⁴⁰. En même temps, cette démarche pourrait également résulter d'une volonté de brouiller les codes génériques et discursifs pour prendre position dans la dynamique postcoloniale du refus des assignations primaires. Pour toutes ces raisons, la notion de « contre-anthropologie » pose aussi la question de savoir d'où (et donc « contre » qui) parle le chercheur, question récurrente dans les débats africanistes.

À la différence de l'anthropologie classique, accusée à tort ou à raison de jeter un « regard occidental » sur les mondes africains réduits à un invariant culturel et de se fonder sur une logique binaire et différentialiste, M. Diawara se positionne dans de nombreux lieux de discours, simultanément ou tour à tour. Parti du Mali dans les années 1970 pour ses études en France, puis ayant mené une carrière d'universitaire en Amérique du Nord, M. Diawara a vraisemblablement une conscience enracinée dans tous ces lieux géographiques mais aussi discursifs. L'on est donc en droit de s'interroger sur la double posture de la contre-anthropologie d'inspiration postcoloniale comme reproduction de certains modèles de l'anthropologie et esquisse d'un dépassement de celle-ci.

*

³⁹ DIAWARA (M.), *En quête d'Afrique*, op. cit., p. 9.

⁴⁰ MEIZOZ (Jérôme), *Postures littéraires : mises en scène moderne de l'auteur*. Genève : Slatkine, 2007, 204 p. ; ID., *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II*. Genève : Slatkine, coll. Érudition, 2011, 282 p.

Au-delà de la manière particulière avec laquelle certains chercheurs africains et européens mobilisent des modèles théoriques communs⁴¹, l'attrait de la démarche autobiographique ou auto-analytique dans les études africaines actuelles, la permanence du récit dans les travaux issus des recherches d'africanistes, tout cela pose inévitablement la question des (en)jeux de cette double pratique, et de ses motivations.

Nous avons vu que le choix de publier un récit sur soi à la suite d'une monographie, voire à l'intérieur d'un essai issu de travaux de recherche, participe à la constitution d'une « posture d'auteur ». Les œuvres estampillées comme scientifiques enchâssent les récits personnels, comme ceux-ci sont travaillés par ceux-là. Cette ambivalence est bien analysée par Jane Hiddleston qui, à la lumière de l'œuvre de la théoricienne indienne Gayatri Spivak, soutient que la « théorie postcoloniale » fait aussi l'expérience de « l'équilibre fragile de la critique, de notre propre discours, entre la neutralité et les investissements subjectifs du "je" »⁴². Ainsi, la critique britannique présente une piste qui relativise mutuellement les prétentions à l'objectivité de la critique et la propension au « narcissisme » de l'autobiographie. Cette co-présence de la réflexion et de la réflexivité dans les productions intellectuelles, ou mieux cette mutation de l'une en l'autre, n'est pas spécifiquement une démarche de l'autobiographie postcoloniale. Selon J. Hiddleston, ces « réflexions autobiographiques »⁴³ donnent forme à une « quête »⁴⁴ de soi perma-

⁴¹ Le modèle autobiographique ou auto-réflexif apparaît différemment chez J.-L. Amselle et V.Y. Mudimbe : le premier l'a inséré progressivement, depuis près d'une quinzaine d'années, dans ses livres scientifiques avant de l'assumer plus ouvertement dans son essai de 2010, « De la déconstruction de l'ethnie au branchement des cultures : un itinéraire intellectuel » ; au contraire, ce modèle a accompagné toute la carrière universitaire du second, comme si celui-ci avait fait, très tôt, de la question « qui parle ? », une condition de possibilité de son discours scientifique. Compte tenu de l'écart temporel dans l'acte d'inscription de soi dans le parcours des deux essayistes, pourtant nés respectivement en 1942 et en 1941, et par ailleurs, tous les deux spécialistes des études africaines, l'on peut s'interroger sur l'incidence des parcours disciplinaires dans cette prise de conscience : l'un est un anthropologue de formation et l'autre un philologue.

⁴² HIDDLESTON (Jane), « Interprétation politique et théorie postcoloniale : le Moi, l'Autre et les incertitudes de la critique », dans BESSIÈRE (Jean), dir., *Littératures francophones et politiques*. Paris : Karthala, 2009, p. 53.

⁴³ HIDDLESTON (J.), « Interprétation politique et théorie postcoloniale... », *art. cit.*, p. 58.

⁴⁴ MUDIMBE (V.Y.), *Les Corps glorieux des mots et des êtres*, *op. cit.*, p. 1. C'est en ces termes que l'écrivain et penseur congolais, dès sa préface, définit son projet d'écrire une autobiographie, quête qui « comporte des éléments autobiographi-

nente qui mobilise concepts et démarches scientifiques, à rebours des certitudes du « je » autobiographique aussi bien que de la « neutralité » théorique ou philosophique.

Chez les penseurs examinés dans le présent travail, la scénographie d'auteur prend des formes multiples : la posture inclut la recherche et le cheminement, elle se dévoile en tant que critique de l'autorité de la science ou de la discipline, comme elle donne à voir une histoire et un *ethos*, un caractère pourrait-on dire, derrière les schémas rationnels. Elle rétablit donc un lien fort entre l'auteur et son œuvre.

En somme, la présente étude permet de récuser la notion de « deux livres de l'ethnologue » de Vincent Debaene. La formulation « De l'essai au récit » s'avère dès lors inappropriée, parce qu'elle suppose une succession chronologique. L'enchâssement au sein des mêmes corpus de modèles biographiques ou réflexifs et de procédés propres à l'analyse scientifique nous autorise plutôt à parler de l'essai dans le récit, ou *vice versa*. Dans le cas précis de l'africanisme – dont tient pourtant compte Debaene puisqu'il inclut M. Leiris et G. Balandier dans son corpus –, il nous apparaît plus approprié de parler d'un « double livre », en raison précisément de l'entremêlement, dans leurs œuvres, de procédés littéraires et scientifiques que l'auteur de *L'Adieu au voyage* tend à opposer.

■ Yannick-Martial NDONG NDONG